

Émeline BAILLY et Dorothee MARCHAND, *Ville numérique. La qualité urbaine en question*

Bruxelles, Éd. Mardaga, 2021, 182 pages

Lucas Friche

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/32184>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.32184](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.32184)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 octobre 2023

Pagination : 431-435

ISBN : 978-2-81430-502-1

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Lucas Friche, « Émeline BAILLY et Dorothee MARCHAND, *Ville numérique. La qualité urbaine en question* », *Questions de communication* [En ligne], 43 | 2023, mis en ligne le 01 octobre 2023, consulté le 18 octobre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/32184> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.32184>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

de race conditionne « la façon dont les autres [traitent] ceux à qui elle [s'applique] » (p. 242).

L'exploration de l'identité passe, pour K. A. Appiah, par l'étude de la classe, dans le sens de classe sociale. Celle-ci est aussi économique que sociale. Ainsi donne-t-il l'exemple d'un « tuyauteur de Boston gagnant deux fois plus que son voisin enseignant » (p. 259), mais en usant de « Monsieur » en tant que marque de respect social. L'inégalité économique est renversée par l'inégalité de capital culturel. L'identité est marquée de multiples manières par l'identité de classe. « Une identité de classe, comme toute identité, crée un groupe de ceux qui en font partie, et s'accompagne de mécanismes par lesquels ceux qui en sont se reconnaissant » (p. 277) poursuit K. A. Appiah. Le groupe social défini par son identité de classe se construit également par antagonisme. L'auteur souligne le fait que les « trois formes de capital – financier, social et culturel – soient distinctes est une des raisons pour lesquelles les efforts visant à réduire la classe à une seule hiérarchie ne fonctionnent pas » (p. 280). Définir l'identité seulement par la classe sociale ne suffit pas à expliquer l'ensemble des rapports sociaux. L'identité de classe est, par exemple aux États-Unis, « une identité modulée par la question raciale » (p. 283). C'est ainsi que la classe ouvrière blanche et la classe ouvrière noire ne parviennent pas à faire front commun, mais qu'une partie de la classe ouvrière blanche se sent délaissée et désavantagée. La classe sociale n'explique pas tout, cependant elle peut, par une étude plurifactorielle, éclairer une facette non négligeable de l'identité.

Le chapitre qui clôt l'ouvrage a pour titre « Culture ». L'auteur oppose délibérément ce mot au concept de « civilisation » auquel il s'attaque. Ce choix délibéré de mots se retrouve dans la partie intitulée « Couleur » qu'il consacre aux enjeux raciaux. K. A. Appiah consacre ce chapitre à démontrer que le concept de « civilisation occidentale » n'a pas de réalité historique car il s'est constitué par des oppositions diverses dans des concepts différents. Par exemple, « nous parlons aujourd'hui du monde occidental, en opposition non pas au Sud, mais au monde musulman » (p. 321). L'origine du monde occidental pose également question, car certaines « affirment que la civilisation occidentale avait ses racines en Égypte et en Phénicie ; ou que les villes portuaires de Grèce en étaient le berceau [...] » (p. 334). La construction du terme « Civilisation » ne recouvre pas le terme de culture et est une construction politique ayant pour but de signifier un antagonisme vis-à-vis d'un extérieur, celui-ci changeant en fonction des besoins. Cette construction narrative est soulignée par le philosophe dans son

analyse de la période post-1950 : « [...] Nous avons fabriqué un grand récit "Plato-to-NATO" [de Platon-à-l'Otan] à propos de la démocratie athénienne, la *Magna Carta*, la révolution copernicienne et ainsi de suite » (p. 336).

Malgré une tendance à aborder certains concepts de manière assez rapide, *Repenser l'identité* apporte, à travers le fil d'Ariane de l'histoire personnelle de K. A. Appiah et des personnages qu'il conjugue au fil des pages, des éléments empiriques et théoriques précieux pour la compréhension du concept d'identité et de ses cinq facettes que l'auteur décline au fil des pages. Il en manquerait sans doute une, qui n'est pas abordée dans cet ouvrage : le genre. Présente en filigrane dans chaque partie, l'ouvrage aurait mérité, pour être complet, de prendre en compte la dimension genrée de l'individu tant elle est centrale pour comprendre les dynamiques qui ont lieu dans chaque groupe social. Bien que le sous-titre « Ces mensonges qui nous unissent » conduise parfois le lecteur à s'interroger sur la valeur de véracité des différentes composantes de l'identité, l'intérêt de ce livre est bien de circonscrire le concept d'identité. Les concepts, les ouvrages, ainsi que les auteurs mobilisés pourront être facilement appropriés. Ceux-ci pourront aisément être réutilisés par celles et ceux qui cherchent à mieux comprendre la notion d'identité de manière diachronique.

Pierre Mourier

Université Lumière Lyon 2, Triangle, F-69008 Lyon, France  
pierre.mourier@univ-lyon2.fr

Émeline BAILLY et Dorothee MARCHAND, *Ville numérique. La qualité urbaine en question*  
Bruxelles, Éd. Mardaga, 2021, 182 pages

L'ouvrage est le fruit de la recherche interdisciplinaire Numces, « Numérique et création des espaces urbains », issu du programme Modeval Urba Ademe, qui consistait à observer « les implications urbaines, sociales et individuelles du développement du numérique dans l'espace urbain » (p. 25). Le travail de recherche fut mené pendant trois années au sein du quartier Robespierre de Montreuil-sous-Bois en Seine-Saint-Denis, et consista en une analyse des représentations du numérique dans ce quartier jugé « ordinaire » (*ibid.*), qui a à la fois un public très connecté (entreprises, sièges sociaux du numérique), mais aussi un public moins connecté au numérique, tels que les résident-es. L'objectif de la recherche était d'analyser la manière dont les objets numériques modifient le rapport aux espaces, lieux et territoires. La recherche avait également pour

enjeu d'examiner la manière dont la qualité urbaine, ou encore les relations entre résident-es étaient modifiées par l'usage du numérique, en questionnant par exemple les transitions numériques des villes. Pour mener à bien cette recherche, le projet Numces croise un certain nombre de méthodes : des observations et captations vidéo, jusqu'à des analyses des représentations, des enquêtes et des entretiens avec des personnes interviewées avant et après un contact avec des objets numériques. Ce livre présente les résultats des deux chercheuses, Émeline Bailly et Dorothée Marchand, en l'inscrivant dans une approche « psycho-urbaine » (p. 26), promettant un angle fertile pour travailler la question de la qualité urbaine.

L'ouvrage s'ouvre sur un entretien avec l'auteur français Alain Damasio, et son rapport à l'utilisation de la technologie et du numérique dans ses romans de science-fiction. Celui-ci explicite comment ses œuvres mettent en scène la modification que le numérique apporte notamment à la ville ainsi qu'à l'identité. L'entretien de l'auteur expose alors comment le numérique fragmente l'identité de ses utilisatrices, qui affichent ainsi des postures et comportements différents selon les activités auxquelles ils ou elles s'adonnent en ligne. Un autre sujet abordé est celui de la manifestation de l'intime, de la sphère privée dans des lieux publics, largement liés à l'utilisation du smartphone : ses utilisatrices s'inscrivent ainsi dans le néologisme du « technococon » (p. 15), qui modifie leur rapport au corps dans l'espace public. Si le smartphone peut devenir un outil de filtrage social, il est indissociablement lié à un « non-lieu de la communication » (p. 10), et reconfigure les territorialités et le rapport à la ville ainsi qu'à l'autre dans les espaces publics comme privés. L'entretien évolue rapidement vers la représentation de la technologie dans *Les Furtifs* de A. Damasio (2019), où la ville s'inscrit dans un paradigme du contrôle technologique. En effet, il est mis en parallèle les outils du numérique tels que la géolocalisation, ou encore les exploitations des biais cognitifs du cerveau, rompant avec la promesse « émancipatrice » (p. 14) de la technologie. Dès lors, l'auteur propose de sortir des problématiques du numérique qu'il a étayées en postulant deux axes de réflexion : l'utilisation de logiciels et de matériels libres de droits et d'accès, permettant ainsi de penser la technologie comme « conviviales et libératrices » (p. 15), et l'utilisation du numérique comme un outil de rassemblement, un « vecteur d'ouverture et d'écoute de la ville » (*ibid.*). Après avoir évoqué son rapport conflictuel avec les villes et métropoles et leurs problématiques

inhérentes (tels que le prix), A. Damasio ouvre son entretien sur la nécessité de la recréation d'une « culture du vivant » (p. 22) qui serait « combative socialement et écologiquement » (*ibid.*). L'entretien s'ouvre, en conclusion, sur la reconnexion avec la nature dans des espaces hors de la ville comme un horizon de pratique permettant d'échapper à ces problématiques. L'entretien est éclairant pour comprendre comment l'écrivain structure ses récits à partir de son rapport à la technologie et à la ville. Elle permet ainsi de saisir le point de vue d'un auteur avec un avis critique sur le numérique, et d'opérer le lien entre son ressenti, ses idées, et leur traduction en écrits.

Le livre s'articule en trois grands chapitres. Le premier pose la question de la modification de notre rapport au lieu par le numérique. Celui-ci étire la temporalité de notre vie, altère notre lien à l'espace et aux lieux, en nous faisant être à la fois inscrit physiquement dans un lieu tout en ayant accès à une multiplicité d'informations de manière permanente. Comment cela modifie-t-il notre rapport à la spatialité d'une ville, aux règles socio-spatiales qui régissent les villes ? Le premier constat issu des enquêtes est que « le numérique ne semble pas physiquement perçu et encore moins représenté » (p. 39) dans les discours des enquêtés. Ils et elles reconnaissent volontiers les vélibs et autres panneaux d'informations comme objets numériques publics, mais les smartphones ou les ordinateurs personnels sont identifiés comme des objets numériques appartenant à la sphère privée, alors que les smartphones pullulent dans les paysages urbains actuels. C'est rapidement le smartphone qui fait converger un ensemble de discours controversés, à la fois identifiés comme menaçants pour la vie sociale et urbaine, et aussi source de perte d'égalités entre les générations. Les objets numériques sont décrits comme amplificateurs des valeurs associées au quartier. Leur qualité est de prolonger, par effet de médiation, les enjeux territoriaux des espaces où les objets numériques sont physiquement inscrits. Mais ce constat est totalement différent pour le smartphone, qui superpose les espaces, territoires, temporalités et sociabilités, et qui apparaît associé plus à l'individu qu'à l'espace au sein des enquêtes. Les autrices s'intéressent alors à la manière dont l'identité d'un lieu ou d'un territoire subsiste à travers les différentes transitions numériques qui parcourent nos villes. L'identité d'un lieu est un élément important puisqu'il permet de repenser notre lien à soi, notre lien à notre mémoire et la construction de notre identité. Les chercheuses dressent ainsi la manière dont les lieux et leurs caractéristiques s'intègrent dans l'identité de

leurs habitant·es. Dès lors, les transitions numériques qui modifient les villes peuvent être sources de craintes et d'angoisses, le fonctionnalisme d'un projet urbain étant la priorité des transitions, laissant souvent de côté l'identité et la mémoire collective d'un lieu. Le numérique entraîne ainsi une transformation des distances, de la proxémie, de la reconstruction des paysages et des territoires. Cette pensée du paysage, de l'inscription du soi dans le paysage urbain et dans la reterritorialisation des villes par le numérique rejoint alors les travaux de Gaston Bachelard et de la phénoméno-technique, le numérique privé ou public faisant acte de médiation entre les citoyen·es et les lieux. La fin de ce chapitre bifurque rapidement sur la manière dont « l'usage du smartphone dans l'espace urbain induit une réinscription dans le corps et le soi, autrement dit dans sa corporéité et son individualité » (p. 69). Les individus bâillent, s'étirent, investissent plus facilement des lieux moins animés à l'aide de leur téléphone et font ressurgir les sensations comme le son ou le toucher dans l'appréciation de l'espace urbain. Le rapport à l'espace apparaît ainsi comme plus sensoriel. Les objets numériques « suscitent une relation sensible aux lieux et une médiation avec les autres et les espaces aménagés » (p. 71). Ce chapitre se clôt sur le rapport sensible et affectif avec les lieux, et la manière dont le numérique, à partir de l'enquête menée, reconfigure ces espaces et le rapport à l'urbain. Comment dès lors repenser le rapport à la ville et aux localités ?

Si le numérique induit des mutations de notre rapport à la ville et à l'autre, comment affecte-t-il notre perception de l'espace ? Le chapitre suivant propose de répondre à cette question en utilisant les travaux de Kevin Lynch sur l'image de la ville pour penser la lisibilité de celle-ci. Par la création de cartes mentales, l'imagibilité de la ville devient ainsi un « facteur qui facilite le repli individuel dans un espace personnel en offrant une sécurité émotionnelle environnementale » (p. 88). En comparant différentes définitions de la perception par des angles divers, É. Bailly et D. Marchand déploient ici la manière dont le smartphone, en tant qu'objet numérique, relève de l'inscription des sens et du corps dans l'espace urbain. Celui-ci entraîne effectivement un rapport au sensible plus prégnant. Il est un moyen de repli sur soi, de reconnexion à l'intime dans des environnements inconnus. Il relève d'une nouvelle manière de s'approprier l'espace urbain par un moyen plus sensible. Si le smartphone participe à une nouvelle stratégie d'appropriation de l'espace, il reconfigure le rapport aux différentes expressions de l'espace. La suite du chapitre établit un tour d'horizon

des définitions de lieux et territoire, pour rapidement basculer sur les modalités de territorialisation et de proxémie, issues des travaux de T. Hall. Dans les métropoles, les situations de pertes de territoires privés et d'impossibilité de respect de la proxémie sont fréquentes, comme dans les métros. De ce fait, « l'espace personnel n'est plus envisagé comme défendable ou contrôlable par l'individu » (p. 109), ce qui entraîne une nécessité de recomposer cette intimité, traduite par l'utilisation du smartphone. Le smartphone invite donc à repenser la notion de vivre-ensemble et la question de la territorialité de chaque individu dans l'espace public. Dès lors, la dernière section de ce chapitre se penche sur la manière dont les métropoles et les villes favorisent l'élaboration d'« hyperindividus » (p. 130), à la fois dans le réel et le virtuel, doté d'ubiquité. Par leurs formes et conceptions, ces métropoles semblent favoriser une culture de l'individuation. La ville numérique modifie la manière de penser le territoire pour ses résident·es : « Nos résultats nous le confirment : par le biais de la médiation numérique, l'espace apparaît davantage en lien avec d'autres lieux ou localités ou même avec l'espace virtuel. Le médium numérique favorise en effet une multiplication des ancrages territoriaux et des communautés d'appartenances. » (p. 134) D'après les résultats de l'enquête Numces, il semblerait que cela soit un rapport sensible à l'espace et à la ville qui se déploie désormais. La proxémie se reconfigure par les sensations et non plus par la culture, les liens et communautés se forment de manière polytopiques. Le lien à la ville ne se fait plus par le sens des lieux, et l'expérience de celle-ci semble notamment reliée à l'émotion, la sensibilité des résident·es. La ville devient plus sensorielle, et conduit ainsi à repenser la territorialité qui unit habitant·es, espaces, et société. Pour requalifier ces espaces publics que nous traversons, É. Bailly et D. Marchand convoquent les non-lieux de Marc Augé, ou encore les espaces lisses de Michel Lussault : la qualité du public disparaît, ils qui deviennent des hyperlieux dans lesquels un espace sans limite s'étend par le biais du numérique. Le numérique fait ici médiation avec le réel, filtre notre rapport avec celui-ci. Ainsi, pour répondre à la question de la perception de l'espace en ville, ce chapitre explique comment le numérique reconfigure notre rapport à l'espace urbain : un rapport plus sensuel émerge, le lieu est réinvesti par les propres réappropriations de chaque individu, et devient finalement un simple espace de vie commune. C'est notre rapport à l'autre comme à l'espace qui se voit modifié. Dès lors, comment repenser la qualité urbaine, notre rapport à la ville, dans ce contexte

de numérisation qui nous voit nous replier sur nous-mêmes et nous déconnecter des lieux ?

La crise du Covid-19 a fait émerger des nouvelles modalités de travail, de vie, de sociabilité. Si le numérique permet une certaine flexibilité, il n'est pas sans une profonde modification des formes de sociabilité ou de connexion au réel. C'est ce point que le dernier chapitre souhaite aborder, spécialement en parlant du rapport entre la nature et soi-même depuis l'arrivée du numérique. Il est perçu que les projets de villes intelligentes ne prennent pas en compte le « bien-être de nos lieux de vie identifiés par la littérature scientifique » (p. 162). Ainsi la déconnexion des lieux est-elle en partie liée à notre rupture avec la nature, dont les effets bénéfiques sur le corps sont prouvés par les études sollicitées par les chercheuses. De même, le numérique est souvent perçu comme une menace à la santé et la nature, comme les contestations autour des compteurs Linky ou encore de la 5G l'ont montrée. De ce fait, le numérique est clivant dans le paysage urbain. Il est ainsi nécessaire de repenser la qualité urbaine par un renouvellement de l'expérience du territoire. Cela passerait par une « redécouverte du monde sensible urbain, du lien à la nature et au paysage » (p. 164). En s'attachant à la question de la sémiologie urbaine, il émerge ainsi deux prises pour penser le lien entre aménagement urbain et sensibilité. La première est la notion d'ambiance, et de ses variations, qui permet alors de penser les paramètres de la perception sensorielle. Le déploiement des ambiances devient « le support d'une expérience partagée des lieux et de leurs représentations communes » (p. 169). La deuxième prise est celle de la charge sensible des lieux, empruntée aux travaux de Michel Foucault. Dans cette perspective, on aborde l'idée que la forme des lieux, leurs détails symboliques suscitent des affects précis : la représentation de la ville participe de ce fait au monde sensible urbain. Pour bifurquer de la notion de territorialité, c'est vers la notion de paysage que se dirige ensuite l'argumentaire. En effet, la conception urbaine s'est toujours construite sur « une conquête et maîtrise de la nature » (p. 171), mais les problématiques écologiques récentes ont remis le curseur sur la nécessité de la nature, bien que celle-ci soit convoquée via « une vision de la nature utilitariste, le plus souvent au seul bénéfice des êtres humains » (*ibid.*). Pour accéder à une conception de l'espace qui permettrait d'articuler un nouveau partage du sensible – ici lié aux travaux de Jacques Rancière –, c'est par le concept du paysage que se poursuit ce chapitre. En rappelant les travaux de Martin Heidegger autour de l'être, ou encore

du géographe Augustin Berque, le paysage s'inscrit comme une modalité de partage de représentation du monde, il participe alors « de l'habiter en tant que possibilité d'être » (p. 174). Il semble que c'est en misant sur la qualité des ambiances naturelles et des paysages que les territoires, individuels comme collectifs, pourront être réappropriés par leurs résident·es, et contrer ainsi la désocialisation et déterritorialisation que la médiation par le numérique entraîne.

L'ouvrage se termine par une conclusion rappelant l'impact qu'ont les objets numériques sur nos rapports à soi, aux autres et à l'espace. L'apparition de la pandémie rend ces constats plus vifs, en parallèle avec la mondialisation et la métropolisation. Cette rupture entre une nature qui ancre dans le réel et un virtuel qui « dématérialise le rapport à l'espace physique et social, aux paysages, déconnecté du réel et transforme notre présence au monde » (p. 181) conduit à réfléchir sur de nouvelles perspectives du rapport à la nature. En guise d'ouverture, les dernières pages du livre parlent de la mobilité permise par le numérique, comme la possibilité d'effectuer du télétravail depuis des villes de campagnes. La recherche présentée par É. Bailly et D. Marchand établit des bases pertinentes pour questionner la manière dont les technologies de l'information et de la communication (TIC) affectent nos rapports à l'espace, à nous-mêmes et à l'Autre. Par une interdisciplinarité rigoureuse et riche, les autrices déroulent progressivement, à partir du projet Numces, un ensemble d'hypothèses peut être formulé pour questionner notre rapport au monde depuis l'émergence du numérique dans les villes, mais aussi la façon dont ce numérique questionne ce qu'est la qualité urbaine. Cette recherche éclaire aussi différentes interrogations : quel impact la médiation du territoire et des lieux par le numérique engendre dans le cas d'utilisations d'applications de tourisme, comme des itinéraires de visite de villes ? Ou encore d'applications permettant d'identifier certaines espèces animales ou végétales ainsi qu'à recenser leurs lieux (tels qu'iNaturalist) ? Ces types d'applications reconnectent d'une manière différente ses utilisateur·ices avec les lieux ou avec la nature, et peuvent faire émerger une forme de médiation de l'espace urbain (des jardins botaniques, des spécificités de parcs, etc.). Constituent-elles une réponse à l'opposition entre nature et virtuel évoquée dans les dernières pages de la recherche, ou bien participent-elles encore à un autre type de projet urbain, qui optimise des circuits touristiques et culturels ? Si de nombreuses interrogations peuvent émerger à la lecture de l'ouvrage, celui-ci défriche un

ensemble de questions pertinentes qui unissent TIC et le rapport à la ville. Il consiste de ce fait une lecture pointue et convaincante pour interroger le lien entre villes et objets numériques.

**Lucas Friche**

Université de Lorraine, Crem, F-57000 Metz, France  
lucas.friche@univ-lorraine.fr

**Emmanuelle BRUNEEL (dir.), *Genre et médias. Quelles représentations ?***

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Communication et Civilisation, 2022, 245 pages

Dirigé par Emmanuelle Bruneel, doctorante en sciences de l'information et de la communication (SIC), cet ouvrage collectif interroge les représentations médiatiques du genre dans les médias. Neuf auteur·ices de la discipline se succèdent pour présenter des études de cas relatives au traitement médiatique des questions de genre dans la presse généraliste, la presse magazine, les réseaux sociaux numériques ou encore au cinéma. Si la moitié des contributions prend essentiellement la presse comme terrain, il n'en demeure pas moins qu'une multitude d'objets sont explorés : de l'analyse des discours d'expert relatifs à la pratique du sport pendant la grossesse (Sandy Montañola, p. 113), à l'épreuve du genre dans le cinéma de Quentin Tarantino (Marie-Pierre Huillet, p. 139), en passant par l'affaire du tweet de soutien au socialiste Olivier Faloni de Valérie Trierweiler (Pierre Camille-Delahaye, p. 165), pour ne citer que ceux-là. Ainsi, depuis une thématique, une analyse de corpus approfondie et une problématique de recherche, chacun des chapitres contribue à répondre, à sa manière, à l'interrogation croisée entre construction médiatique du genre et construction genrée des médias.

Ce qui distingue cet ouvrage d'autres collections d'articles qui interrogent régulièrement les dynamiques entre genre et médias, c'est probablement l'actualité disciplinaire dans laquelle et avec laquelle il a été pensé. En particulier, le premier chapitre signé par E. Bruneel (p. 17) présente une problématisation de la fabrique du genre dans les médias au regard d'une actualité de la recherche en SIC sur ces enjeux. L'état de l'art est en effet rythmé par des mentions à l'organisation de séminaires, colloques ou dossiers thématiques de revues qui ont marqué la vie de la discipline ces quelques dernières années. Les notices et les références bibliographiques abondent en ce sens et, d'un article à l'autre, nous retrouvons quelques

chercheurs et chercheuses qui ont contribué à stabiliser certaines approches à la croisée d'approches communicationnelles et des *cultural studies* pour les SIC francophones. Parmi elles (et quelques-uns) : Virginie Julliard, Marlène Coulomb-Gully (qui préface l'ouvrage), Maxime Cervulle, Nelly Quemener, Karine Espineira, Stéphanie Kunert, Laetitia Biscarrat, Aurélie Olivesi, Béatrice Damian-Gaillard, Florian Vörös et Marion Dalibert sont sûrement les plus citées dans cette collection de chapitres. Sans que cette liste prétende à l'exhaustivité, les auteur·ices de *Genre et médias. Quelles représentations ?* prennent les travaux de ces chercheur·ses comme cadres théoriques pour explorer de nouveaux objets médiatiques originaux à l'heure où le secteur de la presse et des médias capitalise pourtant sur une apparente volonté de transformation de ses pratiques et cadres de représentations. Dans un chapitre en particulier, Rym Kireche-Gerwig (p. 59) explore comment ces pratiques professionnelles de reconfiguration médiatique et esthétique des normes de genre peuvent paradoxalement reconstruire du genre. Ainsi, alors que la dynamique « genre et médias » est régulièrement interrogée en SIC, appréciera-t-on le caractère frais des effets de citation et des cadres théoriques qui structurent cet ouvrage en tant que photographie contemporaine de la recherche en SIC sur ces enjeux : en résumé, le genre y est à la fois constitué en tant qu'objet de recherche mais aussi comme une approche pour envisager les médias en tant que « technologies de genre » (De Lauretis Teresa, *Technologies of Gender: Essays on Theory, Film and Fiction*, Bloomington, University of Indiana Press, 1987).

L'ouvrage est divisé en deux grandes parties thématiques. La première se concentre sur les liens entre « technologies de genre » et « technologies du corps » et explore, à travers une collection de quatre analyses de corpus, les modalités de construction de corps genrés dans les représentations médiatiques. L'emphase porte régulièrement sur une « sémiotique du genre » (Julliard Virginie, « Pour une intégration du genre par les sciences de l'information et de la communication », *Questions de communication*, 16, 2009, p. 191-210) et fait écho, à plusieurs égards, au colloque « Corps, genres & images » organisé la même année, en mars 2022, par Lucile Coquelin, Mélanie Lallet et Marion Philippe au Centre d'études sur les médias, les technologies et l'internationalisation (Cemti). Les questions d'assignations genrées (Sandy Montañola, p. 113), pratiques de dégenrage (Évi Basile-Commaillé, p. 87 ; Rym Kireche-Gerwig,